

Poèmes de Voyages

Un recueil de fantaisies écrites "On the Road"

par

Hassan Aït-Kaci

*Avec quelques contributions en italiques de
Nadine Chaudet*

Copyright © Juillet 1986
Hassan Aït-Kaci, Nadine Chaudet

Tous Droits Réservés par les Auteurs.

*A Aurélie Chloé Bancilhon:
A la veille d'un de ses voyages,
Parce qu'elle aura lu...*

Hassan Aït-Kaci
Round Rock, Texas
26 Juillet 1896

Table des Matières

1	Illumination	4
2	Haiku	5
3	En l'An Mil Neuf Cent Soixante Seize...	6
4	Le Voyageur—Première Partie	7
5	Testionnaire à Remplir Obligatoirement...	8
6	Questionnaire à Retourner Immédiatement	9
7	Nadine	10
8	Abeille	12
9	Ecriture Automatique: Arme à Jeux	14
10	Le Voyageur—Deuxième Partie	15
11	Avril	16
12	Le Voyageur—Troisième Partie	18
13	Le Temps d'un Dialogue de Sourds	19
14	Portrait	21
15	Chaponiaiseries	22
16	Scènes de la Vie Conjugale	24
17	Aveu	25
18	Les ruines étaient en fleur...	26
19	Elle Aura Lu	27
20	On y danse, Oniriques...	28
21	Autre Aveu Outrageant	29
22	Réécriture—Transformation	30
23	Post Scriptum	31

Agnès a trouvé ce livre blanc
A Florence.
Alors qu'elle y était,
Qu'elle y vivait,
Sans moi,
Très vite,
Très bien,
Se fabriquant de meilleurs souvenirs.
A Florence, elle a aussi
Trouvé un peu de temps
Et un peu de tendresse
Pour moi.
Elle s'est souvenu que j'étais malade
Enfermé, là bas, dans mon nid de coucous.
Alors elle a dit: "Bah"
Et elle a pensé: "Il le remplira
De ses douces inepties,
Qui font parfois pleurer le ciel;
Et puis, voilà..."
Et sa vie a recommencé
A rouler, vite, vite.
C'est quand même idiot,
Non?
Elle a ajouté, que ma tendresse
Était partie...
Ça, je ne la croirai jamais! JAMAIS!

Stanford, 1977.

...
Un ciel écroulé
Et une pluie obscure
D'étoiles
...

...
A sky that crumbled down
And a murky rain
Of stars
...

GARCIA LORCA

"My God! It's full of stars!..."

DAVID BOWMAN, Jupiter Mission Astronaut
In ARTHUR C. CLARKE & STANLEY KÜBRICK
'2001: A Space Odyssey.'

1 Illumination

C'est en montant un escalier
Qui descendait

Que le savant fou à lier
A transcendé

Le grand et terrible Secret
Des âges perdus

Qui donne aux âmes la foi sacrée
De l'Être Tordu.

Devant ce fait qui l'asseyait
Il s'est assis

Sur une marche d'escalier
S'est ressaisi.

Puis il a regardé sa montre
Qui, surprise,

S'est arrêtée, rouge de honte
De cette trahison.

L'heure n'était pas à s'excuser
Mais il pressait

D'écrire avant qu'elle soit usée
Sa destinée:

Il se leva
Et regarda
Son escalier
Qui serpentait
Puis il pleura
Quand il pensa
Qu'il y passait
L'éternité

Seul

San Francisco, Mars 1977

2 Haiku

Il est
Une fleur du mal
Une chanson du mal
Aimé

3 En l'An Mil Neuf Cent Soixante Seize...

Comment est-ce doncque, cher ami, que tant de jours aient pu s'escouler sans qu'aucune nouvelle de moy vous soit parvenue? Trédame, quelle villenie! Ce me semble estre la plus grande infamie du siècle. Pour quoy m'en vais-je incontinent remédier à ceste fascheuse circonstance, laquelle pourroit bien me valoir une réputation de "canaille plus abjecte que l'on ne scauroit dire."

Car se peut-il faire, en vérité, lors que l'on a d'aussy nobles accointances que les miennes, qu'on manque de les entretenir? Mais je ne tiens guère à demeurer en de tels discours, et veux doncque m'enquérir toute à ceste heure de vostre estat, lequel, depuis lors que je vous vis partir, ne laisse point de me causer des inquiétudes. Pour moy je puis dire qu'autant je vous scaurai en la santé la meilleure, autant serai-je en une plaisante forme.

Vous ne serez guère estonné d'apprendre que je suis très empeschée par mon estude. Mais j'ai un contentement nompareil quand je considère que, à travailler comme je fais, par la lecture des bons livres, la vivacité de mon esprit se garantist des ténèbres de l'ignorance. Et convenez que, or ça ! ce seroit estre un grand bien coquefredouille que de ne point s'embéguiner d'une telle vie. Et puis, il y faut mettre nécessairement de la fantaisie dès que l'on se met en teste de reüssir.

Avant que de me départir d'auprès de vous, je voudrois encor vous asseürer que je suis bien marry de vous avoir traicter comme j'ay fait, en vous délaissant de la sorte jusqu'à ce jour. Ma foy, je ne sentirai d'allègement au souci que cela me cause que si tost que vous me répartirez que vous n'en estes point trop fasché.

Vostre amie

4 *Le Voyageur—Première Partie*

Il est arrivé, grand et maigre sous son large chapeau d'ombre. Ses yeux brillaient comme des feux follets. Ils étaient tout ce qu'on pouvait deviner de ses traits, cachés dans l'obscur, tapis sous l'incroyable fourrage d'une barbe inextricablement longue. Son long manteau flottait et couvrait ce qui aurait trahi l'apparence d'un corps, hypothétique. Il formait souvent des plis étranges, incongrus presque, tant ils dérangent l'idée de symétrie qu'aurait dû donner la présence physique d'un corps. C'était une évanescence, une silencieuse contradiction des formes établies, un souffle de vent.

Mais pourtant, loin de donner une apparence de vide, le voyageur irradiait un pouvoir, une présence, une force d'être ondoyant en un flot invisible, impensable, autour de son statuesque maintien.

Stanford, Avril 1977

5 Testionnaire à Remplir Obligatoirement...

Après votre arrivée aux Zuhassas:

- Testion 1** — *Qu'êtes-vous venus faire ici?*
— *Quand repartez-vous?*
- Testion 2** — *Comment imaginiez-vous l'Amérique?*
— *Dîtes en quoi vous la trouvez encore plus belle et plus grande que vous ne pensiez.*
- Testion 3** *Dîtes comment, jusqu'à présent sur ce territoire, vous n'avez rencontré aucun pédé ni aucun rouge.*
- Testion 4** *Répétez bien fort que tous les américains sont des gens très intelligents—comme vous le saviez déjà—et pas racistes.*
- Testion 5** *Racontez la vie des campus américains.*
- *Comment on y bosse dur;*
 - *Comment on y fait du sport et de la musique;*
 - *Comment on y prie Jésus-Ressuscité;*
 - *Comment on y fait bien l'amour, et pas la guerre.*

Et si vraiment vous avez quelque chose à rajouter, n'hésitez pas (hé, hé...)

6 ♥ questionnaire à Retourner Immédiatement

Dis, tu reviendras?

Pour me parler encore

Comme tu fais si bien

D'histoires drôles ou tristes

Pleines d'énergie, ces histoires

Bouillonnantes et débordantes

De fantaisie

Ce flot de paroles extravagantes

Ou fantastiques, en crue, tumulte

Apparent auquel il ne faut pas

Toujours donner crédit

Mais qui m'enchantent

Pour passer ces heures libres

De tout propos embarrassé

Et de tout geste réprimé

Pour enfin continuer

A m'apprendre à jouer

*(Mes doigts sur les cordes faiblement
Retrouvent les airs appris, inachevés...)*

Pour accorder

Nos rires ensembles

Pour m'accorder

Ce plaisir de te retrouver

Dis, tu reviendras?

7 Nadine

J'avais oublié
Que le soleil reflleurissait
Et qu'il peignait
Par ses pétales
Des nuances brunes sur les toiles
Des corps qui étalent
Leurs peaux, laines dorées.

J'avais oublié
Que l'éther nué de la nature
A l'air gît
Et vibre, libre
Solarisé d'irradiance ambrée
A gré de ton
Au son de ton
Fifre vif
Eclat bleuissant
D'accords à do mi-nuance
Ondine
La transparence
Grenadine
Du silence.

J'avais oublié
Que tu souriais
De si fraîche façon
Que tu jouais
Avec les maux
Pour les rendre beaux
Plumeaux de poussières de notes
Bémols et dièses
Explosions de poudre d'arme
Aux niais accords perdus
Dans l'espace
D'une ligne.

J'avais oublié
La couleur de la mélancolie
La douleur de mes lentes folies
D'être mort avant l'âge.

J'avais oublié
De prendre
Sans attendre
La tendre
Offrande
Que tes mots frais
M'offraient.

J'avais oublié
De te dire
Combien je t'aimais.

Stanford, Avril 1977

8 Abeille

Il aurait fallu bien du temps
Et beaucoup d'autres choses
Et bien plus que ça
Pour arriver.
A quoi?

A sentir les yeux fermés le reflet
D'un cristal tournant.

A humer la lourde vapeur d'humus
Un matin de forêt transpercée
Du haut des arbres
De flèches de miel
Aigre doux
Aquarelle

D'une aube de la fin des autres
Présence de son absence
Rumeur de son essence
Sa quintessence
Evanescence
Naissance
Sens

Dessus et dessous
Sur les côtés perpendiculaires
Et parallèles
Qui forment les ailes.

A faire l'amour avec son ombre
Doucement, lascivement
Et mieux encore
Comme on s'endort
Plongé dans la mer de nuit
Ombre qui sombre
Eperdue
Et perdue.

A la couleur des sons
A la musique des couleurs
A la fuites des formes
Au contact des douleurs
A l'issue de ce cours battu
Par la menace de la similitude
J'offre mes mots et normes
Pour briser l'Unisson.

San Francisco, Mars 1977

9 Écriture Automatique: Arme à Jeux

Le soleil refléuri a fait éternuer la nature: la voici qui fête avec éclat sa sensualité reconquise promise à une nouvelle éternité. Le vert feuillu et le bleu aérien se partagent l'espace. Les arbres se muent en boîtes à musique; dans le vent câlin flottent des heures légères que la lumière éclaire de son sourire.

Illumination.

Une abeille ce matin dardait sur moi ses rayons précieux. Nichée dans mon alvéole, elle me révéla de lumineuses et florissantes paroles fredonnées, amie voix que je bus comme un miel musicolore d'une beauté fantasmagique.

C'était, venant d'Amérique, des mots poétiques pleins de scepticisme et de mélancolie, dont la raisonnable semblait celle d'un accord perdu à perte de vie. Mais j'y trouvai aussi, à fleur de page, la fantaisie, délire idyllique irisé qui délivre le rire et l'ivresse: un délice, cent communes mesures avec le plaisir que peuvent offrir les tristes livres dont bien souvent il me faut de force m'empoisonner.

Alors, pleine de l'enchantement que ses textes frais faisaient naître, je me mis à écrire en signe de merci: ce fut tout un programme...

10 Le Voyageur—Deuxième Partie

Il a repris son énergie
Et son baluchon
A carreaux rouges et blancs
Pris son bâton
Et son chapeau.
Il est parti.

Les gens pensaient
A sa chance
Et puis l'enviaient
En silence...

Le coquelicot d'un champ de blé
le vit passer dans la soirée
Et eut le temps de capturer
Sur son visage comme un reflet
Qui ressemblait à s'y tromper
A une larme.
Mais la pauvre fleur
Ne put jamais
Le raconter...

Stanford, Avril 1977

11 Avril

Huit heures. Il fait plat ce matin. Le temps, l'air, les choses sont plats. Comme les jours précédents, les nuages sont gris et bas. Il fera peut-être très beau dans une heure, et le reste de la journée sera chaud... Mais plat. Les gens aussi sont plats, ici. Médiocres et plats. Il manque une dimension à tout. Qui s'est déjà amusé à dénombre méthodiquement le nombre de chemins possibles menant d'une naissance à une mort? Ce doit être un ensemble continu, de dimension infinie. C'est idiot, mais au lieu de regarder ses dimensions, on passe sa vie à foncer tout droit comme une bourrique. Comme si on n'avait le temps que de mourir plus riche et plus con. Cette salle de cours (imminent) où j'écris, est bien choisie: elle se trouve au sein d'une école de bisenesse. Et j'y étouffe. Je devrais partir. Mais je n'en ai pas le courage. Et puis, zut! Ne plus penser à ça, ne plus se faire chier avec ça!

Un con de plus vient de rentrer dans la salle. C'en est un des plus fieffés. Dehors, les insectes se bidonnent, leurs huit maigres pattes en l'air, se tenant l'abdomen avec leurs antennes, en me voyant là-dedans. Putain qu'ils ont raison! Les éclats perlés de leurs rires stridents me pincent incidieusement les oreilles, au plus profond de mes tympanes, las de convergence en distribution et autres épiphénomènes iatrogènes plus ou moins gangréneux qui, en tous les K, sentent aussi mauvais les uns que les autres. Un mille-patte fait des claquettes d'un air de ne pas y toucher. Mais je sais bien qu'il a travaillé comme un fou pour arriver à faire ses envolées pétaradantes de toc-tocs.

Kinzeursinkantsink. Le temps s'est en effet amélioré en se déshabillant de son manteau de nuages. Mais relativement tard. La platitude persiste.

Je suis, maintenant, envahi d'une profonde, profonde tristesse. Aussi d'un grand calme, sérénité.

Dans une bibliothèque craquant sous son poids de cerveaux et de livres aussi mathématiques les uns que les autres, je prends un peu de temps pour me prouver que je sais encore parler. En guise de perroquet de Robinson, j'ai de jolies pages blanches qui me fascinent toujours quand elles sont grandes, belles et éclatantes de virginité offerte à ma plume phallique. C'est le paradis Musulman, "Houriate" d'éternelle pureté, que je m'offre en désespérance de quelque courrier, papier lourd d'expérience amoureusement plumée, pour moi, par compatissante âme qui aura senti ma vibration de tristesse. Il suffirait pourtant de si peu, de si facile pour m'ôter de la caboche de si grises pensées—douces, cependant—en quittant cet endroit et ces gens que j'évite, définitivement.

Mais j'oublie que je suis un arbre, et qu'on m'a planté là pour que j'y reste, même si j'y meurs. Mais, certes non, je ne m'y ferai pas de vieilles branches! Isolé, je le suis; mais personne ne sait que la nuit, quand les cons s'endorment de leurs sommeils incongrus, les arbres comme moi marchent.

Je vais me glisser doucement, lentement, hors de cette poubelle qui sent l'américain moyen—pas très bon...

Stanford, Avril 1977

12 Le Voyageur—Troisième Partie

A travers les rues de cette ville inconnue, Félix marchait alors que l'aube naissait. Félix marchait, péniblement, le dos courbé, gris dans la grisaille de ce matin de fin d'automne. Félix était fatigué. Vieux et fatigué. Il s'approchait de la mort à pas lents, las, mesurés dans leur épuisement. Mais inexorables. Ses deux pieds n'avaient jamais sympathisé et, fort d'un orgueil aussi ridicule qu'incongru, aucun ne pouvait supporter que l'autre restât devant lui. Et donc, aussitôt derrière, l'autre le dépassait, *et cetera, ad vitam eternam...*

Mais la vie de Félix n'était pas éternelle et, victime de la bêtise de ses pieds, il arpentait la terre, dont il avait maintes fois déjà bouclé la circonférence.

Stanford, Avril 1977

13 Le Temps d'un Dialogue de Sourds

Tragédie en un acte et en alexandrins

Personnages: Vadénar: celui que vous voulez;
Truite: l'autre.

Décor: Petit Jardin public Parisien, simple et coquet.

Acte I
Scène 1

Vadénar

Monsieur, de par le ciel, voulez-vous m'excuser
Si, en ce jour radieux, je veux vous supplier
De dire, tout à l'heure, celle qui paraît
Sur votre belle montre, mienne s'est arrêtée.

Truite

Quelles douleurs infames cruelles, Monsieur,
Me faites éprouver, à cette heure, en ce lieu
Car il m'est impossible de vous dire l'heure:
D'aiguilles ma montre n'a point, quel grand malheur!

Vadénar

Seigneur! Je ne pourrais supporter davantage
Que par un tel oubli, vous et moi, consternés
Soyons à la merci, dans ce beau paysage
Du temps qui passe et qui noncque nous voit, mais!

Truite

Je vous donne raison, et je dirais même plus:
Je propose qu'on l'appelle et qu'on le lui stipule!

Vadènar

Il ne répondra pas, car il n'entend même plus:
Il est sourd comme un pot et rond comme une bulle!

Truite

Mais que faire?...

Vadènar

Rien!

Truite

Mais que dire?...

Vadènar

Rien de plus!

Truite

Il nous faut, en ce cas, ne plus parler des temps
Passés, du temps qui passe, mais plutôt des temps
À venir, Ah! Monsieur, du temps qu'il n'en passe plus!

(Rideau)

Grenoble, Mai 1976

14 Portrait

Il avait tout pour être sublime
Et pour atteindre toutes les sphères
Mais quelque chose, peut-être infime
Manquait encore qu'il n'avait guère

Stanford, Avril 1977

15 Chaponiaiseries

Un jeune shogun
Aux yeux de chats
Ayant gâché
Sa chance au jeu
Fût de sa sœur
Une gheisha.
Un samourai
Fut entiché
S'amouracha
De la gheisha.
Mais par malchance
La chère gheisha
Etait très chère
Beaucoup trop chère
Pour l'entiché.
Tentant sa chance
Il décida
De chaparder
Sur son cheval
Sa dulcinée.
Mais le shogun
Aux yeux de chat
Sachant cela
Ne chômaît pas
Pour empêcher
Les fauchés fous
De lui faucher
Sa jeune gheisha.
Il embaucha
Deux vrais bouchers
Effarouchant
Les fauchés fous
De la gheisha.
Le samourai
Amouraché
N'en changea pas
Moins ses projets.
Il enfourcha
Son canasson
Et chevaucha

A travers champs
Vers sa passion.
Les deux bouchers
En châvirèrent
Quand ils le virent
Les défier.
Mais ils cessèrent
D'être aussi fiers
Quand la poussière
Les deux goûtèrent.
Le cher héros
érotisé
Fut aussitôt
Où vous savez.
La jeune gheisha
Bas se pencha
Offrit du thé
Et du saké
Puis se cacha
Pour allécher
L'amouraché
Qui s'éméchait.
Il s'émécha
Si méchamment
Qu'il chavira
Sans être amant.
Alors clignant
Ses yeux de chat
La fausse gheisha
L'émascula.

Stanford, Avril 1977

16 Scènes de la Vie Conjugale

Aléa jacta.
Car il jactait très bien.
Méa culpa.
Car elle culpait, ma foi,
Pas mal non plus.
Aléa dit à Méa:
" Tu culpés, mais jactes-tu? "
Méa dit à Aléa:
" Tu jactes, mais culpés-tu? "
Aléa rougit; Méa comprit
Mais n'a rien dit
Et a souri.
Aléa se mit à annoncer
Des âneries.
Méa bailla,
Et Aléa continua.
Mais à la fin
Méa craqua
Et hua Aléa.
Aléa mua
Et vira
Au carmin.
Méa s'excusa
Méa s'excusa
Méa s'y crut
Méa s'y fia
Mais Aléa
N'y fit pas cas.
Alors,
Aléa jacta et Méa culpa:
Aléa jacta est! Méa culpa!

Stanford, Avril 1977

17 Aveu

Je me demande bien si les cigognes
Ne reviennent dans leurs nids que
Pour y passer une saison docile,
Règnant sur trônes de cheminées
Jalouses de leur silence.
Mais combien de temps
Et combien de gens pousseront
Cris d'étonnement
Reconnaissant ces mouvements
Que l'air porte doucement
Dès que l'été se morfond
Complaisamment,
Ne laissant plus
Rien que l'automne?

Alger, Septembre 1979

18 Les ruines étaient en fleur...

*Les ruines étaient en fleur sous le ciel doux de Rome
L'or était la couleur des pierres et de l'automne
Dansant au-delà du fin détroit par la nuit aboli
Dans son ombre, onde noire sur l'horizon l'île flotte,
Pointillée, lumineux tracé de sa côte.*

*A Messine, terre aride où plante grasse accroche
Septembre mûrissait figues de Barbarie.
La mer à Syracuse, d'un bleu blessant les roches
Calcaires découpait, lame d'acier trempée
Un débris doux de sable délassant le visage
Du rivage
Qui sous sa barbe a ri
Et fait l'écho des cigales.*

*Temples indifferents au temps, théâtres durant les ans figés
Survivent, antiquités, regardent, étonnés.*

...

*FINI désormais ce songe d'une vie d'été
Arrosée de soleil italien, si loin, si loin...*

*Supplice, ici, la pluie depuis peu y supplée:
Tout dégouline, tout dégringole
L'eau dont les gouttes collent aux gouttes
Telle une folle que le sol engloutit rigole.
Des lugues de brumes blêmes et nues
Enfouissent le ciel sous la pluie, l'amenuisent:
En bruine grise il se dilue.*

Cette nuit il neige en altitude.

Grenoble, Septembre 1976

19 Elle Aura Lu

Des yeux qui parlent
En silence, si fort.

Des lèvres dragées
Prêtes à fondre.

Un nez de reine,
Qui n'admet, mais.

Un air de reine,
Où se bousculent

Tendresse

Tristesse

Chaleur

Pâleur

Sourire

Désir

Question

Raison

Œdipe

Principe

Vouloir

Savoir

Le présent de son apparence
Est une promesse de présence
Au-delà de l'orée,
Lisière de forêt,
Mystère clos
Eclos.

20 On y danse, Oniriques...

Elle rêve.
Et m'invite en son univers.

Telle un peintre, enfiévrée,
Elle joue avec ses fantaisies
Comme avec une palette.

Elle ne sait pas comment:
Mais elle le sent.

Son immense petit cœur a si soif.
Son intense petite âme a si peur.
Cette essence de femme et de fleur
Est si pleine de sens et d'angoisse
Qu'elle commence à peine à distinguer
Et ne sait pas vraiment maîtriser
Ni ne sait encore distiller.

Mais je sais.
Si je peux,
Si tu veux,
tu seras,
tu auras,
tu prendras,
donneras,
Tellement...

Et,
Créative:
Tu engendreras
Passions et tourments.

21 Autre Aveu Outrageant

Epris d'une impossibilité,
Je meurs.

J'ai pris la responsabilité.
J'ai peur.

Je triche par ambigüité,
Erreur.

J'écris lignes d'absurdité,
Horreur.

J'aurai libéré le démon
Enclos,
Et, forban sillonnant les monts
Et vaux,
Aurai tourmenté l'innocent
Par maux,
Râles coagulant le sang
Des mots.

22 Réécriture—Transformation

Réseaux de contrepéties...

D'arbre à kat
 En arbre à came
Drôle de gamma
 Des Andes et chameau
De Yemen démené
 D'arbres et de termes
De ternes hyènes hilarées
 D'arités en hyatus
Réécrites par Kahn
 A Cannes en C.A.M.
A l'eau de lance
 L'eau du lac des lys
Flanquée d'arbres à nids
 De canards laqués, art délicat
D'arbres à kat: "Délit: Kat!"
 En Cheshire Cat
Derrière le miroir
 Au pion mis en echec
Par le *Kiss Wharhol*
 Paître, contri...

23 Post Scriptum

Ma plume a laissé tomber une larme.
Elle a glissé, lascive, chaude de charme,
S'est étirée, s'est allongée, bleue parme,
Sur le papier, m'a regardé, sans arme.

Alors je lui ai pardonné, bonhomme,
Et j'ai continué mon petit bonhomme
De parchemin qui ne mène pas à Rome
Mais bien plus loin: juste à portée d'un somme.

Stanford, Avril 1977